



LES NORMALIENS PUBLIENT

Martin Andler (1977 s)

Jean Audouze (1961 s)

Océane Gustave (dipl. 2023)

Jean Hartweg (1966 l)

Lucie Marignac (1983 L)

Wladimir Mercouroff (1954 s)

Claudine Monteil

Chloé Rouillon (ét. 2023 l)

Pierre Verschueren (2008 B/L)





David Brunat, *À la machine. Les vies d'Élisabeth de Miribel*, préface d'Hervé Gaymard, Paris, La Thébaïde, 2024.

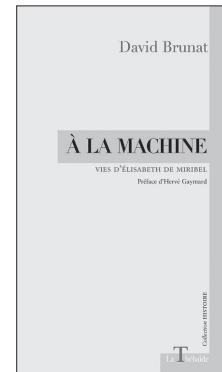
Redonner sa visibilité à une femme qui a marqué l'histoire de France pendant les années sombres de l'Occupation nazie est l'objectif, réussi, de David Brunat, normalien, philosophe de formation. L'auteur a exercé à l'université, dans les cabinets ministériels, les collectivités territoriales et les organisations professionnelles. David Brunat a publié une dizaine d'essais, récits, biographies à caractère historique, philosophique ou politique.

Élisabeth de Miribel méritait cette biographie passionnante et riche d'anecdotes historiques. Le rôle de cette jeune femme d'une illustre famille française ne se borne pas à ce qu'elle a tapé à la machine l'Appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle qui redonna espoir à nombre de Français. Elle n'a pas été une simple secrétaire en ce jour historique mais se révèle avoir été une femme d'action, puis l'une des premières diplomates françaises alors que cette carrière, fermée aux femmes, ne s'ouvrira pleinement qu'en 1945.

David Brunat a le mérite de nous rappeler l'intelligence, l'originalité de cette jeune fille descendante du maréchal Mac-Mahon, soit d'une grande famille française, qui, très jeune, exprime son indépendance. Avant-guerre, elle part dans le Tyrol des années 1930, écrit de la poésie et suit des cours de psychologie.

Le jour même de la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, elle s'engage comme traductrice-rédactrice au ministère des Affaires étrangères. Femme d'action et de conviction, elle rejoint à Londres la mission économique française dirigée par Paul Morand, diplomate, écrivain, misogyne et antisémite, qui bientôt plongera dans la Collaboration. Mai 1940 arrive, c'est la Débâcle. Élisabeth de Miribel entend, mortifiée, le discours du maréchal Pétain qui appelle *de facto* à la capitulation. Un maréchal comme son arrière-grand-père, mais un chef qui capitule. Pour elle, c'est la honte, la trahison. À Londres, elle rejoint aussitôt la France libre.

Le 17 juin 1940, elle reçoit un appel de son ami Geoffroy de Courcel. Celui-ci lui demande de bien vouloir, elle qui n'est pas secrétaire, taper un discours qui doit être





prononcé sans délai. Suppliée, elle accepte. Le lendemain, 18 juin 1940, elle se rend à Seymour Place, au quartier général de la France libre. David Brunat souligne qu'elle n'a jamais croisé auparavant l'homme auquel elle est présentée, de Gaulle. Après plusieurs heures, tandis que le soir tombe, le discours est enfin tapé. Il comprend 360 mots, l'équivalent de 2 000 signes. La machine à écrire trône aujourd'hui dans l'ancien bureau du général de Gaulle à la Fondation, rue de Solférino.

Un mois après l'Appel du 18 juin 1940, Élisabeth de Miribel part pour Montréal afin de recueillir des fonds pour la France libre qui en a tant besoin. Grâce à son énergie et à sa finesse, elle contribuera à associer le gouvernement canadien à l'action de de Gaulle. Elle consacrera trois ans à cette mission qui fut difficile. Mais cinq millions de francophones au Québec représentent l'espoir de recueillir des ressources financières et des hommes solidaires.

En 1943, la jeune femme rejoint enfin Alger où les Alliés ont pris pied quelques mois auparavant. De là, elle se rend en Italie comme correspondante de guerre avec l'accord du Général. Elle intègre ensuite la prestigieuse 2^e DB comme reporter de guerre. En août 1944, elle couvre comme journaliste la Libération de Paris dans le sillage des chars, signe des articles émouvants, retrouve sa famille, aristocrate et pétainiste, avec laquelle elle se réconcilie. À l'automne 1944, elle intègre le cabinet de de Gaulle comme responsable du service de presse.

Bientôt de Gaulle claque la porte, quitte le pouvoir. Élisabeth de Miribel se tourne vers la religion et entre au Carmel le 1^{er} février 1949 à Nogent. Le général de Gaulle lui écrit une lettre pleine d'émotion et de gratitude pour son action durant la Seconde Guerre mondiale. André Malraux lui adresse un très beau texte. Le 2 août 1949, jour où elle prend l'habit en tant qu'Élisabeth de Jésus, en présence du Nonce apostolique et futur Pape Jean XXIII, le Général lui adresse une nouvelle missive : « Ma pensée sera présente à la cérémonie [...] Vous apporterez à Dieu, en même temps que vous-même, une œuvre dont vous avez pris une noble et large part... » Dans le silence et le recueillement, elle rédige une biographie consacrée à *Edith Stein. Comme l'or purifié par le feu*.

Mais la situation va vite se dégrader, faute d'entente avec la Mère supérieure et à la suite de problèmes de santé. Elle retourne au monde profane en 1954, y retrouve Ève Curie, héroïne comme elle de la France libre qu'elle connaît depuis 1940 à Londres. La fille cadette de Marie Curie l'aide à trouver une occupation rémunérée pour des traductions de livres. Ce sera ensuite la diplomatie. Élisabeth de Miribel devient l'une des premières diplomates françaises à occuper des postes diplomatiques à l'étranger. Elle aura une carrière reconnue qui durera vingt-cinq ans, à une époque où il est difficile aux femmes de percer. Après un poste au cabinet de



Les normaliens publient



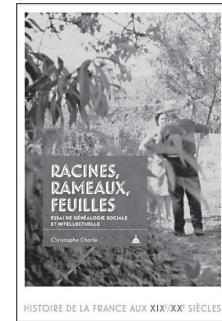
Pierre Mendès France, elle servira à Berne, Rabat, Santiago du Chili, deviendra consul générale de France à Innsbruck puis à Florence.

L'ancienne héroïne de la France libre publiera le récit de son parcours sous un titre de feu : *La Liberté souffre violence*. Après l'engagement qui fut le sien dès 1940, Élisabeth de Miribel aurait pu être désignée comme Compagnon de la Libération. Il n'en fut rien mais elle reçut la Légion d'honneur, la médaille de la Résistance, l'ordre du Mérite, et la médaille des Arts et des Lettres. Grâce au récit passionnant de David Brunat, surgit sous nos yeux une héroïne inspirante pour les temps actuels et à venir, pour les générations d'aujourd'hui et de demain.

Claudine Monteil

Christophe Charle, *Racines, rameaux, feuilles. Essai de généalogie sociale et intellectuelle*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2025.

Avec sa bicyclette, son gilet de sécurité et, selon la saison, son bonnet, Christophe Charle fait intégralement partie du paysage de la rue d'Ulm, pour les normaliens de ma génération et de celles qui la précèdent ou la suivent. Depuis son admission à l'École en 1970, sa présence en ces murs a été, si ce n'est constante, du moins habituelle : comme élève jusqu'en 1975, comme chercheur au CNRS rattaché de 1979 à 1991 à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC) nouvellement créé, puis comme directeur de ce laboratoire, alors qu'il est professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, à partir de 2000. L'École fait ainsi partie de sa vie, et réciproquement il fait partie de la vie de l'École, depuis plus de cinquante ans : qu'il revienne sur son parcours ne peut qu'intéresser normaliens, normaliennes et archicubes.



Docteur d'État en 1986, l'auteur s'est trouvé dispensé de l'exercice de l'ego-histoire, devenu traditionnel pour les candidats à l'habilitation à diriger les recherches en Histoire : l'ouvrage est d'autant plus précieux puisque, la carrière faite, l'autobiographie peut devenir plus objective, n'étant plus soumise, même partiellement, à la lecture qu'en feraient d'éventuels comités de sélection – et il est douteux que les chausse-trapes de ce que Pierre Bourdieu appelait « illusion biographique » soient vraiment plus dangereuses à 75 ans qu'à 45. Surtout, en tant que spécialiste d'histoire sociale, défenseur et illustrateur des méthodes de la comparaison et de la prosopographie, Christophe Charle ne pouvait se limiter à revenir à l'antique genre des souvenirs universitaires : il fait le choix d'analyser son parcours académique, mais aussi l'histoire de sa famille, à l'aide des méthodes qu'il a affutées tout au long



de sa carrière pour l'étude des élites – y compris les universitaires. L'autobiographie se fait ainsi collective : la première partie de l'ouvrage, intitulée « La rencontre des familles », cherche à remonter le plus loin possible dans les rameaux et les feuilles de l'arbre généalogique, jusqu'à la fin du XVII^e siècle ; la seconde, sous le titre de « Discordances de l'historien », suit la propre trajectoire de l'auteur, en la réinsérant autant que possible dans l'espace des trajectoires de sa génération, en particulier, sources aidant, de sa génération normalienne. La perspective sociale est constante : chercher à reconstituer les parcours individuels des membres de sa famille, lui compris, à délimiter les champs des possibles en fonction des contextes historiques, à ressaisir la part des choix, des hasards, des ruptures.

La première partie dresse ainsi un tableau des avatars de générations successives de Français d'origine populaire, cherchant, avec plus ou moins de succès, à améliorer leur condition – on pensera souvent aux Rougon-Macquart, le biologiste en moins, et ce d'autant plus que Zola fut au cœur du sujet de maîtrise de l'auteur. La branche paternelle est ainsi issue de milieux paysans du Vexin et de la Bourgogne accédant à la ville par l'artisanat (charpente, coutellerie), la branche maternelle d'artisans potiers du Berry et d'employés du Paris-Lyon-Méditerranée devenus petits commerçants, en particulier tenanciers de cafés-restaurants. Nulle mythologie familiale ici : faute de source, Christophe Charle choisit souvent de s'inspirer ouvertement du Pinagot d'Alain Corbin, cherchant à reconstituer indirectement l'expérience de personnes qui n'ont parfois laissé comme traces que quelques signatures au bas d'actes d'état civil – signature dont l'historien peut malgré tout tirer des analyses prudentes, comme le montre le chapitre V, particulièrement inspirant. L'ensemble souligne la complexité des stratégies de mobilité sociale, à la fois professionnelles et géographiques, ainsi que l'impact des grandes catastrophes comme la Première Guerre mondiale : le grand-père maternel est blessé, passé dans les services, et rompt ainsi avec l'enfermement de son hameau natal et la profession héréditaire de potier, tout en souhaitant un avenir plus stable que le commerce pour sa fille unique ; le grand-père paternel, mobilisé, est quant à lui tué dès 1915, ce qui permet à son fils, adopté comme pupille de la Nation, de devenir enseignant dans le primaire supérieur, puis secrétaire général de l'ESPCI. La recherche de l'ascension sociale se perpétue ainsi, dans les deux branches, par la voie du service public.

Mais les ruptures qui comptent ne sont pas toutes macrohistoriques : le suicide du père de l'auteur, en janvier 1968, alors qu'il a 16 ans, entraîne, outre l'évident choc psychologique, la perte du logement de fonction dans le quartier latin et l'obligation de subvenir aux besoins de la famille avec le seul salaire de la mère, institutrice. La nécessité de s'assurer des revenus pousse au choix des « deux ans de b(kh)âgne » à Henri-IV, le salaire de fonctionnaire stagiaire permettant des études autrement compromises – et de fait, les années d'ENS paraissent « quatre années de bonheur »



Les normaliens publient



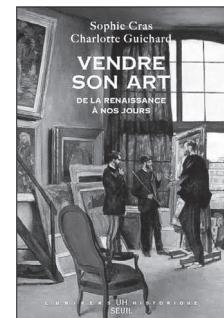
en défalquant l'année d'agrégation. Les chapitres consacrés à cette période, ainsi qu'à la carrière de l'auteur jusqu'à son départ en retraite, s'appuient sur des sources évidemment différentes, mais l'esprit reste le même : ne pas se complaire dans l'ido-syncrasie, mais par la comparaison chercher à distinguer l'exceptionnel du normal, analyser les raisons des choix et les conséquences des imprévus et des éléments non maîtrisés – que ce soit la rencontre avec Pierre Bourdieu, le service militaire comme scientifique du contingent, le recrutement au CNRS ou l'élection comme professeur à la faveur d'un poste vraisemblablement ouvert pour lutter contre le négationnisme à Lyon-III. Sans revenir ici en détail sur cette carrière, l'analyse montre à quel point la rue d'Ulm, en particulier dans son versant littéraire, a alors connu un moment de mutation, accélérant son éloignement de l'enseignement secondaire et transformant les modes de recrutement de ses enseignants.

Racines, rameaux, feuilles répond ainsi, encore une fois, au défi lancé à Christophe Charle par Pierre Bourdieu lors de sa soutenance de thèse : rapprocher jusqu'à les confondre « sociologie historique » et « histoire sociale » (p. 296). Non par un discours de la méthode, mais par la pratique même de la comparaison, de la prosopographie et de l'usage astucieux des sources, de toutes les sources – mais aussi par l'ironie, y compris vis-à-vis de soi-même, outil épistémique car gage de prise de distance.

Pierre Verschueren (2008 B/L)

Sophie Cras et Charlotte Guichard, *Vendre son art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2025.

Dans *Vendre son art*, Sophie Cras (dipl. 2010) et Charlotte Guichard proposent une histoire longue de la place de l'artiste dans le marché de l'art. De la négociation du prix des œuvres par Artemisia Gentileschi ou Frida Kahlo, jusqu'à la vente d'œuvres numériques et de NFT (« jetons non fongibles ») au xxie siècle, les historiennes mettent en lumière les stratégies et les ressources des artistes au sein du marché primaire, et restituent leur agentivité.



Sophie Cras est historienne de l'art et maîtresse de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Formée en économie comme en histoire de l'art, elle s'intéresse à l'art contemporain en Europe et en Amérique du Nord dans ses contacts avec le capitalisme et la mondialisation¹. Charlotte Guichard est quant à elle docteure en histoire de l'art, historienne de l'art moderne à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC) et professeure à l'École normale supérieure. Ses travaux portent sur le marché de l'art à l'époque



moderne et prêtent notamment attention à l'histoire des institutions et à la matérialité des œuvres².

Avec *Vendre son art*, les deux historiennes donnent à lire un ouvrage à la croisée de leurs domaines de spécialité et s'intéressent à l'artiste au sein du marché de l'art primaire, principalement en Europe et en Amérique du Nord. Elles délaissent une conception théorique du marché de l'art au profit d'une étude des transactions concrètes, qualitative plus que quantitative. Elles adoptent pour cela une approche interdisciplinaire et elles font dialoguer l'histoire de l'art avec l'anthropologie, la sociologie de l'art et la sociologie de l'action. Par l'attention qu'elles portent aux conditions matérielles de production, elles s'inscrivent dans la continuité des travaux de Michael Baxandall publiés dès les années 1970, qui convoquaient l'anthropologie et l'histoire de l'art pour l'étude des conditions de production et de perception des œuvres d'art au Quattrocento³. Elles soulignent également l'intérêt des travaux du sociologue Michel Callon sur les « agencements marchands⁴ » pour l'étude des transactions matérielles et de leurs « tâtonnements ». Relire les sources produites par les artistes à l'aune de ce corpus théorique permet alors de dépasser l'image d'un artiste désintéressé et tristement passif au sein du marché de l'art. Sophie Cras et Charlotte Guichard soulignent au contraire l'intrication de pratiques créatives et marchandes, de ressources économiques, juridiques et sociales, et mettent en lumière l'agentivité des artistes. Elles viennent ainsi compléter une histoire du marché de l'art davantage attentive au marché secondaire et à d'autres acteurs tels que les collectionneurs et les marchands.

À travers la correspondance d'Artemisia Gentileschi ou le journal d'Albrecht Dürer, Sophie Cras et Charlotte Guichard soulignent l'évolution des critères de fixation du prix de l'art. Elles montrent les stratégies mises en œuvre par les artistes pour négocier le prix de vente de leurs œuvres et faire valoir leurs intérêts. À la Renaissance, le prix des œuvres est estimé selon le nombre de figures peintes, les matériaux utilisés ou la surface de la toile, et peut être négocié par les artistes. Progressivement, la fixation du prix glisse vers des procédés mécaniques. Au xix^e siècle, en France, les marchands d'art fixent par exemple les prix « au point ». La dimension de la toile, qui correspond alors par sa standardisation à un certain nombre de points, est multipliée par un « taux » qui est notamment déterminé selon de la notoriété de l'artiste. Si le « taux », qui deviendra la « cote », peut être négocié, ce fonctionnement standardisé voit la réduction de la marge de négociation des artistes. Au-delà de ces liens commerciaux, les transactions matérielles s'inscrivent également dans une « économie de l'attachement ». Les historiennes prêtent attention à la capacité des artistes à négocier les liens d'exclusivité et à entretenir simultanément des relations commerciales et de mécénat. Aux xvi^e et



Les normaliens publient



XVII^e siècles, des artistes tels que Pierre Paul Rubens ou Jan Brueghel, liés à leur mécène, jouent de leur notoriété pour obtenir des priviléges et ne se rendre qu'occasionnellement à la Cour. Au XIX^e siècle, certains artistes signent de nouveau des contrats d'exclusivité avec, cette fois, des marchands d'art. Si l'exclusivité est pour eux une contrainte forte, elle assure une sécurité matérielle car les marchands s'engagent en retour à leur acheter un certain nombre d'œuvres.

Sophie Cras et Charlotte Guichard s'intéressent également aux mobilisations et à l'association d'artistes face au développement d'une pensée libérale du marché de l'art. L'élaboration d'une notion juridique et d'une protection du droit d'auteur naît par exemple d'une longue mobilisation transnationale menée à partir du XIX^e siècle. Surtout, dès les années 1930, la ville de New York voit la formation de galeries coopératives, financées par des cotisations. Dans les années 1970, ces galeries rencontrent des revendications anticapitalistes, antiracistes ou féministes.

Pour finir, les historiennes soulignent ici les rapports de genre, notamment les processus de marginalisation et d'invisibilisation des femmes artistes, et les limites de la connaissance scientifique actuelle sur ces questions. À travers l'étude de l'économie familiale informelle, elles rappellent que les enfants et les épouses des artistes réalisent, dès la Renaissance, des travaux subalternes, sans pour autant bénéficier d'une auctorialité partagée. Plus encore, seuls les hommes peuvent déléguer une partie du travail artistique. Les femmes artistes, soupçonnées d'illégitimité, doivent au contraire rester autrices de leurs œuvres. Elles ne peuvent, elles, déléguer le travail artistique, au risque d'être décrédibilisées plus encore.

Cet ouvrage conduit ainsi le lecteur de l'atelier de l'artiste de la Renaissance italienne jusqu'aux galeries coopératives américaines des années 1970, prêtant une attention fine à la pluralité des acteurs et des stratégies qui animent le premier marché de l'art.

Chloé Rouillon (ét. 2023 I)

Notes

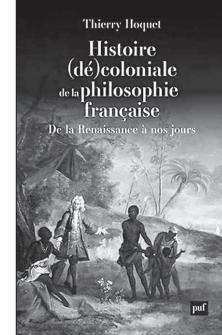
1. Sophie Cras, *L'Économie à l'épreuve de l'art. Art et capitalisme dans les années 1960*, Dijon, Les Presses du réel, 2018.
2. Charlotte Guichard, *La Griffe du peintre. La valeur de l'art (1730-1820)*, Paris, Le Seuil, 2018.
3. Michael Baxandall, *L'Œil du Quattrocento. L'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance* (1972), trad. fr. Y. Delsaut, Paris, Gallimard, 1985 ; *Formes de l'intention. Sur l'explication historique des tableaux*, Nice, Jacqueline Chambon, (1985) 1991.
4. Michel Callon *et al.*, *Sociologie des agencements marchands : textes choisis*, Paris, Presses des Mines, 2013.



Thierry Hoquet, *Histoire (dé)coloniale de la philosophie française. De la Renaissance à nos jours*, Paris, PUF, 2025.

Dans son *Histoire (dé)coloniale de la philosophie française*, Thierry Hoquet propose de relire l'histoire de cette discipline en suivant le fil conducteur de la colonisation. Ce faisant, il rappelle que les discours coloniaux ne sont pas l'apanage de l'histoire et de la politique et concernent également la philosophie. En faisant la lumière sur la réponse philosophique au fait colonial, l'auteur entend plus largement proposer « un parcours des discours sur l'Autre » dans la philosophie française (p. 329).

Prenant pour jalons la révolution épistémique de 1492, celle de la rencontre avec le Nouveau Monde et du dépassement du savoir antique, le Code noir de 1685, la conquête d'Alger de 1830, avant d'atteindre les guerres d'indépendance du Vietnam et de l'Algérie, l'auteur met en évidence, à travers ce séquençage, la reconfiguration profonde de la philosophie française sous l'effet des entreprises coloniales.



Qu'est-ce que le (dé)colonial ?

Préférant le terme (dé)colonial à celui de décolonial, l'auteur souligne les effets encore pervasifs du système colonial sans pour autant nourrir le projet de déconstruire des savoirs européens jugés destructeurs. Il se propose plutôt d'examiner la manière dont le scandale de la colonisation a pu mettre à l'épreuve la philosophie et engendrer une réflexivité critique battant en brèche les discours racistes et impérialistes. Autrement dit, il s'agit de prendre acte du fait que la colonisation *a eu lieu* et d'évaluer son retentissement dans la philosophie elle-même.

Or, prendre la juste mesure de l'évènement structurant et brutal que fut la colonisation impose d'assouplir les frontières disciplinaires et géographiques. Penser la philosophie comme étant d'emblée mondiale et reconnaître sa dépendance envers les rapports de force géopolitiques n'est toutefois pas une manière de se donner bonne conscience ; il y va de la philosophie elle-même. La capacité à se défaire des préjugés vient du face-à-face avec l'altérité.

L'impensé du *cogito* cartésien

À cet égard, Descartes occupe une place singulière dans ce parcours historique. En introduisant le doute hyperbolique auquel rien ne résiste, il contraint la philosophie à se libérer de tout préjugé précisément. L'affaire est bien connue : en parvenant à retourner le doute contre lui-même, il le mue en certitude. La raison en est que l'on



Les normaliens publient

ne saurait douter du fait que l'on est train de douter. Or, seul un « je », c'est-à-dire un sujet, peut douter : son existence est donc assurée.

En principe, le « je pense » cartésien est universel en ce qu'il peut concerner tout un chacun. Rien n'est moins vrai pour le penseur décolonial Enrique Dussel¹. Selon lui, l'« *ego cogito* » est solidaire d'un « *ego conquiro* ». Autrement dit, la philosophie du « je pense » serait héritière de l'idéologie conquérante d'une Europe pillant les mondes américains. Si Thierry Hoquet ne souscrit pas à cette lecture, il ne manque pas de souligner que Descartes ne s'est jamais enquis des conséquences funestes de la colonisation de l'Afrique et des Amériques par l'Europe. Cette indifférence est d'autant plus problématique que la philosophie cartésienne fournit les outils pour se prémunir de la cécité. Ce refus de voir doit être compris comme un *impensé* au sens radical du terme :

Lui qui a indiqué à plusieurs reprises que la parole est l'unique critère de la pensée, doit être pris au mot : sur la brutalité des conquérants et la destruction des Amériques en cours, Descartes n'a rien dit, n'a jamais proféré la moindre parole, c'est donc qu'il ne les a jamais *pensées*. (p. 88)

Les Lumières face à l'esclavage colonial

En revanche, les philosophes des Lumières n'ont pas ignoré la traite et l'esclavage atlantiques. Pour le courant philosophique qui s'est chargé de dénoncer les injustices du monde, l'esclavage colonial (en particulier la traite) apparaît logiquement comme l'incarnation de la violence. Pourtant, cette indignation pourrait être qualifiée de toute théorique puisqu'il faut bien admettre que l'esclavage reste un fait banal et très répandu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Face aux critiques soulignant la complaisance des Lumières envers l'esclavage colonial, l'auteur reconnaît que les luttes anti-esclavagistes n'étaient pas uniquement portées par un élan humaniste mais aussi indéniablement par des impératifs économiques (l'esclavage n'étant plus suffisamment rentable). En revanche, la force des discours anti-esclavagistes d'un Voltaire ou d'un Montesquieu réside dans leur capacité à ébranler la philosophie dans ses fondations les plus profondes : l'esclavage n'est pas seulement inhumain, il est aussi une contradiction dans les termes qui oblige la philosophie à questionner ses propres conditions de possibilité et d'exercice. Si les Lumières n'ont pas suffi à libérer les esclaves, elles ont cependant permis de penser et surtout de questionner le scandaleux paradoxe de l'esclavage.

Frantz Fanon : un nouveau philosophe des Lumières

Mais c'est la trajectoire fulgurante de Frantz Fanon qui incarne le mieux, du propre aveu de l'auteur, la perspective (dé)coloniale défendue dans l'ouvrage. Contre toute attente, Fanon se voit inscrit dans la lignée des Lumières. Qu'est-ce à dire ? Bien



que Fanon soit surtout connu pour son activité de psychiatre et de militant anticolonialiste, l'auteur identifie un geste philosophique innervant l'ensemble de l'œuvre fanonienne : celui de la critique.

Dans *Peau noire, masques blancs*, Fanon avait su examiner avec une précision clinique le dispositif colonial, raciste, et ses conséquences psychiatriques. Il avait notamment montré que l'expérience vécue du Noir dans les sociétés coloniales était celle d'une réification permanente. Pour autant, l'objectif de Fanon n'était pas de faire le simple constat de cette relation binaire pour mieux la dénoncer mais bel et bien de fournir les outils pour s'échapper de ce rapport de force hiérarchique. Au surplus, contrairement à une lecture fréquente des *Damnés de la terre* – motivée par la préface de Sartre –, Fanon ne fait pas l'apologie de la violence sanguinaire envers le colon. Dans la conclusion de cet ouvrage testamentaire, il lance un appel vibrant à aller au-delà de l'Europe. Mais, cette sortie vaut aussi bien pour les peuples colonisés que pour l'Europe elle-même. Le sauvetage du monde ne pourra passer que par une nouveauté radicale, « une pensée neuve »², celle de l'humanité entière. En somme, Fanon est héritier des Lumières en ce qu'il appelle de ses vœux un arrachement des œillères de la vieille Europe sans pour autant tomber dans l'écueil d'une glorification des peuples colonisés : nul ne peut se soustraire à l'épreuve critique.

La présence-absence de la colonialité dans l'œuvre foucaldienne

Arrivés au terme de cet itinéraire, le silence d'un philosophe interroge : Michel Foucault. En dépit d'une œuvre consacrée à l'examen des mécanismes du pouvoir – avec une attention particulière portée à ses différents lieux et modalités d'exercice (prison, clinique, asile, biopouvoir, etc.) –, le philosophe n'a pas jugé nécessaire d'accorder de monographie à la colonialité du pouvoir ou même de discuter les thèses de Frantz Fanon. Comment expliquer ce point aveugle de l'œuvre foucaldienne ? Pour Thierry Hoquet, il s'agit moins d'un angle mort que de l'inclusion de la colonisation dans une réflexion plus large sur l'assujettissement. De ce point de vue, le monde colonial serait l'un des laboratoires du contrôle et de la domination des individus. Si l'auteur reconnaît ici une certaine insuffisance, il rappelle que la pensée foucaldienne n'a pas manqué d'inspirer les pensées décoloniales. Ce dernier point permet d'illustrer un argument fort de l'ouvrage : même pris dans l'impensé colonial, les penseurs ont développé « des théories et des idées qui excèdent les limites de leur œuvre et peuvent nourrir des mouvements de résistance décoloniale » (p. 329).

Conclusion

Avec ce livre, Thierry Hoquet offre une impressionnante vue synoptique du retentissement de la colonisation dans la philosophie française sans manquer d'engager une discussion féconde avec les pensées décoloniales dont il se distingue singulièrement.



Les normaliens publient



Que l'on ne s'y trompe pas : si l'ouvrage est organisé autour des jalons de l'histoire politique française, le propos de son auteur n'en reste pas moins résolument philosophique. Il s'agit avant tout de lire la colonisation comme une épreuve critique pour la philosophie. Prenant ses distances avec une histoire de la philosophie « classique » où chaque penseur se contente de parachever l'œuvre de son prédécesseur, il fait de la tension vers l'altérité extra-européenne et de l'urgence à penser le monde selon des nouvelles coordonnées le principe actif de la philosophie française.

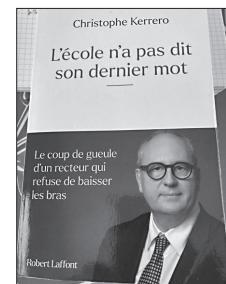
Océane Gustave (dipl. 2023)

Notes

1. Enrique Dussel, *1492. L'Occultation de l'autre*, trad. fr. Ch. Rudel, Paris, Éditions ouvrières, 1992, p. 47.
2. Frantz Fanon, *Peau noire, masque blanc*, in *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2011, p. 676.

Christophe Kerrero, *L'école n'a pas dit son dernier mot*, Paris, Robert Laffont, 2025.

Le millésime 2024 fut une « année noire » pour l'Éducation nationale puisque quatre personnalités différentes se succédèrent, chacune pendant quelques mois, à ce ministère. Christophe Kerrero, alors recteur de l'Académie de Paris, fut désavoué dès février 2024 par l'une d'entre elles dans son entreprise d'introduire plus de mixité sociale dans les classes préparatoires aux grandes écoles de son académie et dut donc démissionner. *L'école n'a pas dit son dernier mot* constitue un brillant témoignage sur la capacité qui est restée au système éducatif français de se réformer pour que l'école redevienne ce qu'elle fut dans le passé : un véritable « ascenseur social » accessible à tous sans discrimination économique, démographique ou géographique.



Le livre commence par une description sans complaisance du parcours scolaire, universitaire et professionnel de l'auteur. Celui-ci n'eut pas une scolarité particulièrement brillante (il se considère comme un « rescapé de l'école ») mais bénéficia en quelques occasions de l'enseignement de professeurs particulièrement enthousiastes qui surent lui donner le goût d'apprendre et de lire. Il obtient son bac en 1985 à une période où seule 30 % d'une classe d'âge obtenaient ce diplôme. Il entre en hypokhâgne au lycée Lamartine et en khâgne au lycée Jules-Ferry, et constate combien l'appartenance à une classe sociale aisée ou éduquée parisienne constitue un avantage considérable dans la réussite aux concours d'entrée aux grandes écoles et, plus généralement, dans celle de tout parcours universitaire. Après avoir réussi le CAPES puis l'agrégation de lettres modernes et enseigné dans plusieurs lycées de province



et de banlieue, il réussit le concours des personnels de direction en 2002. Il devient alors proviseur adjoint pendant cinq ans au lycée Pasteur de Neuilly. En 2007, après son succès au concours d'inspecteur d'académie/inspecteur pédagogique régional, il est nommé inspecteur d'académie adjoint en Seine-et-Marne où il rencontre Jean-Michel Blanquer, alors recteur de l'Académie de Créteil. Il met en place un « internat d'excellence » en 2008 à Sourdun au sud de la Seine-et-Marne. En 2009, il devient conseiller technique « éducation prioritaire, ville et développement durable » au cabinet de Luc Chatel. En 2012, il est inspecteur général et référent de la fondation Santé des étudiants de France. C'est vers 2014 qu'il rejoint le petit groupe assistant Jean-Michel Blanquer, qui deviendra le premier ministre de l'Éducation nationale d'Emmanuel Macron. Il sera son directeur de cabinet de 2017 à 2020, date à laquelle il sera nommé recteur de l'Académie de Paris.

Christophe Kerrero a donc occupé plus ou moins longtemps à peu près tous les postes possibles dans le système de l'Éducation nationale, y compris celui d'un élève au départ assez médiocre, qui parvient à s'en sortir grâce à sa persévérance ainsi qu'aux bonnes rencontres et aux encouragements prodigués par certains de ses enseignants. Ce livre est donc fondé sur toutes ses expériences particulièrement variées. Il contient un très grand nombre de remarques tout à fait justes qui, si les autorités voulaient bien en tenir compte, amélioreraient grandement le système éducatif français auquel il continue de croire – comme l'indique le titre de l'ouvrage. Je n'en relèverai ici que quelques-unes, dans l'espérance de susciter la lecture de cet ouvrage dont la publication est bien venue à une époque où les réformes de notre système éducatif deviennent particulièrement nécessaires. Par exemple, faire en sorte que les professeurs s'attachent à enseigner plutôt les méthodes que les contenus disciplinaires, améliorer la formation initiale des professeurs ainsi que le professionnalisme des personnels, mettre au cœur des préoccupations la qualité de la relation pédagogique « maître-élève », chercher à atténuer les disparités de chances de succès entre les différentes catégories de citoyens...

Ayant été en position de prendre des décisions, Christophe Kerrero ne nous livre pas un recueil naïf de bons conseils : il est bien conscient que les procédures de réforme sont lourdes, que le ministre de l'Éducation nationale doit composer avec le Président, le Premier ministre et Bercy, et que le plus souvent « le pouvoir préfère les laquais aux commis et les serviteurs zélés à la cause particulière d'une personne plutôt que le service du bien commun ».

En bref, on aura compris que je recommande vivement la lecture de cet ouvrage, écrit par un auteur particulièrement expert et qui demeure à chaque page à la fois pragmatique et inspirant.

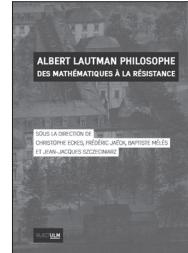
Jean Audouze (1961 s)



Les normaliens publient

Albert Lautman philosophe. Des mathématiques à la Résistance, sous la direction de Christophe Eckes, Frédéric Jaëck, Baptiste Mèles et Jean-Jacques Szczerbinarz, préface de Frédéric Worms, « Actes de la recherche à l'ENS-PSL » 39, Paris, Rue d'Ulm, 2025. Publié avec le soutien de la Société des amis de Jean Cavaillès, des Archives Husserl et de l'a-Ulm.

Si le but, et le grand intérêt, de cet ouvrage est de donner à l'œuvre d'Albert Lautman la place qu'elle mérite dans la philosophie des mathématiques, alors qu'il est moins connu que Jean Cavaillès, je ne peux pas m'empêcher de m'interroger sur le parcours hors normes de ces deux hommes : comme Cavaillès, Lautman, né en 1908 à Paris, était normalien, philosophe des mathématiques, résistant, et il fut fusillé en 1944. Les philosophes des sciences (pensons aussi à Canguilhem) seraient-ils plus disposés que d'autres à s'engager dans la vie de la cité¹ ?



Il faudrait bien plus d'espace que ce qui est possible ici pour rendre justice à ce très riche pavé de 350 pages issu d'un colloque organisé à l'ENS en 2021. Il comporte dix-sept contributions de philosophes, dont un point commun est leur grande proximité avec les mathématiques, et de mathématiciens tout aussi proches de la philosophie. Dans sa préface, Frédéric Worms compare l'implication de Lautman comme philosophe des mathématiques et comme résistant : dans les deux cas, au lieu d'adopter une posture de surplomb, le philosophe se met au cœur de l'action. C'est l'historienne Alya Aglan qui décrit le parcours de Lautman, avec son évasion de l'Oflag IV-D en 1941, sa révocation de son poste d'enseignant parce que juif, son engagement dans la Résistance et son exécution. Dans son article, Jacques Lautman, après avoir décrit brièvement les origines (la famille paternelle, juive d'Europe centrale, la mère issue d'une famille juive de Lorraine, française depuis trois siècles), esquisse le parcours de son père adulte, « précoce, certain d'être porteur d'une œuvre et soucieux d'aller très vite à l'essentiel ». Il lit les philosophes allemands contemporains Husserl, Scheler, Heidegger..., se lie avec deux camarades normaliens mathématiciens, Chevalley et Herbrand². Le fils poursuit en dénonçant trois erreurs communes fréquentes : son père était proche de Cavaillès, mais n'en était pas un disciple (il soutint sa thèse avant Cavaillès) ; il n'était pas proche des communistes, ayant rejeté le totalitarisme soviétique dès les années 1930 ; il ne fut pas fusillé parce que juif, mais comme résistant.

La période pendant laquelle Lautman a déployé son œuvre est celle du tournant bourbakiste³ en mathématiques. On aurait cependant tort de penser, comme le montre Eckès, que Lautman se soit limité à l'approche de Bourbaki : il s'est aussi intéressé à des domaines des mathématiques dans lesquels le point de vue de Bourbaki était moins pertinent, comme l'analyse des équations aux dérivées partielles ou la



physique mathématique. Mais que ce soit pour les domaines « bourbakisables » ou les autres, l'étendue des lectures faites par Lautman d'articles et traités de mathématiques ou de physique, dans toute leur technicité, est remarquable : il est bien au cœur de l'action.

La philosophie est, comme il se doit, au cœur de l'ouvrage, qui aborde notamment deux questions : le platonisme de Lautman et sa position par rapport au tournant structuraliste en mathématiques incarné par Bourbaki. Le platonisme est probablement dominant dans la *pratique* des mathématiciens, dont l'activité de recherche consiste à découvrir des propriétés préexistantes des objets mathématiques. Dans le platonisme lautmanien, Salanskis explique qu'il y a quatre niveaux : les faits, les êtres, les théories et, au niveau supérieur, les idées qui, elles, sont transcendantes. Sur son platonisme, Bénis-Sinaceur cite Lautman lui-même : les idées sont des « schémas de structure selon lesquels s'organisent les théories effectives ». Chaque idée se présente comme un problème et les relations entre les idées constituent une dialectique.

Ce qui permet de revenir vers les mathématiques elles-mêmes : Heinzmann insiste sur le rôle crucial joué par Lautman dans l'élaboration du projet structuraliste de Bourbaki : il n'en était pas seulement observateur, de par ses liens avec Chevalley.

En laissant de côté la plus grande partie de l'ouvrage, je ne peux qu'espérer inciter à le lire. Voilà un livre exigeant, à la hauteur de son sujet et du destin tragique de l'homme dont il retrace avec brio l'itinéraire personnel et intellectuel, ainsi que l'engagement politique. Il devrait passionner bien sûr les philosophes des sciences, en les incitant à imiter Lautman : ne pas rester dans la tribune, descendre dans l'arène de la science, étudier les pratiques des mathématiciens. Il devrait tout autant stimuler celles et ceux qui s'intéressent aux mathématiques et à la physique car il présente plusieurs textes posant de manière accessible une partie des grandes questions philosophiques sur les mathématiques.

Pour terminer cette bien brève présentation, il me semble utile de souligner à quel point ce livre, dont l'a-Ulm a soutenu la publication, et son sujet sont une affaire normalienne : Lautman était normalien et l'atmosphère intellectuelle dans laquelle il a grandi était celle de l'École – même s'il a évité tout provincialisme par ses contacts bien au-delà du 45 rue d'Ulm, en France comme à l'étranger. Le livre est publié aux éditions Rue d'Ulm, auxquelles nous devons être reconnaissants de garder le cap d'une édition exigeante.

Martin Andler (1977 s)

Notes

1. À ce sujet, on pourra écouter le podcast de l'émission du 15 janvier 2022 sur France Culture : « Pourquoi les philosophes mathématiciens se font-ils fusiller ? Le cas Albert Lautman »



Les normaliens publient

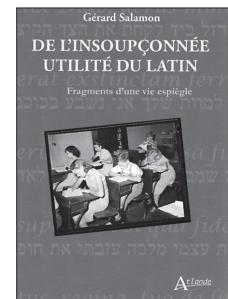


<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/science-en-questions/pourquoi-les-philosophes-mathematiciens-se-font-ils-fusiller-le-cas-albert-lautman-1908-1944-1374334>

2. Claude Chevalley (1909-1984, promotion 1926) est l'un des mathématiciens importants du xx^e siècle, et membre fondateur de Bourbaki. Jacques Herbrand (1908-1931, promotion 1925) mourut dans un accident de montagne. Il avait déjà plusieurs résultats de grande importance à son actif, en algèbre et en logique mathématique.
3. Le groupe Bourbaki est un collectif de jeunes mathématiciens, la plupart normaliens, créé en 1935 avec l'objectif de publier les *Éléments de mathématique*, un traité de mathématiques « prenant les mathématiques à leur début ».

Gérard Salomon, *De l'insoupçonnée utilité du latin. Fragments d'une vie espiègle*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2025.

La vie de Gérard Salomon est une aventure intellectuelle. Fils d'un tapissier d'origine tchèque et d'une mère roumaine, juifs non pratiquants vivant dans un quartier populaire du 18^e arrondissement, rue Championnet, il s'est tout de suite distingué à l'école, a appris le latin dès le cours moyen, et il est devenu agrégé de lettres classiques et maître de conférences en langue et littérature latines à l'ENS de Lyon. Ce parcours remarquable, illustré par de nombreuses publications¹ sur la littérature et la société latines, lui donne l'occasion de raconter ce qu'était la France d'après-guerre et de notre époque, dans un puzzle d'une centaine de petits textes d'une à deux pages, à la fois instructif et divertissant.



Né en 1951, Gérard Salomon est un « enfant de la guerre² » : il se revoit aller à la boulangerie voisine en serrant dans sa main un ticket de rationnement, alors que le rationnement a disparu en France deux ans avant sa naissance. Communiste, son père a été protégé par le parti, qui cachait des documents sous la réserve de charbon de sa maison. C'est ce qui lui a valu d'échapper à la rafle du Vel d'Hiv : une maîtresse de l'école de la rue Championnet était venue la veille pour avertir que le lendemain, 16 juillet 1942, il ne fallait pas sortir ni ouvrir à personne. Enfant de la guerre, Salomon l'est aussi par son amitié pour un voisin photographe et héros de la guerre dans la 2^e DB qui, par modestie, n'en parle jamais.

Fils d'un père qui ne se rend à la synagogue que pour le *Yom Kippour*, Gérard devient assez vite incroyant. Mais il est rattrapé par la religion juive quand, envoyé en Suisse pour une faiblesse des poumons, il se retrouve dans une institution religieuse à Morgins. Le directeur veut que Gérard participe à l'office du matin, alors celui-ci glisse *Germinal* dans son livre de prières. Dénoncé, il s'échappe de la chambre du premier étage où il est enfermé pour aller faire du ski sur la « piste noire ». Il faut



dire qu'il a appris à skier avec de futurs champions de France. C'est un autre trait de sa personnalité : il n'a peur de rien. Cela apparaît quand il découvre l'antisémitisme. En 5^e au lycée, un camarade fils de banquier l'interpelle : « Dégage de mon chemin, sale juif ! » Gérard Salomon le met KO par un coup de poing asséné sous le menton.

Cet épisode remarquable montre l'indépendance des autorités de l'époque. Le père intervient auprès du proviseur pour faire renvoyer Salomon, mais c'est le témoignage de ce dernier qui est cru, et non les mensonges de son camarade. Bien plus tard, lauréat du deuxième prix de version latine au concours général, Gérard croise le père banquier parmi les officiels ; il ne lui serre pas la main. Le latin n'est pas seulement pour lui un moyen de promotion culturelle, mais un sésame social. Il cite les propos du professeur de CM1 qui lui en avait donné les bases : « Pour sortir de sa condition et combattre la bourgeoisie, il faut avoir la culture de la bourgeoisie. » Il le montre un jour qu'il est allé livrer du tissu dans un immeuble des beaux quartiers : refoulé de l'ascenseur de l'immeuble par un père en costume et chapeau, il cite en grec un passage de l'*Iliade* qui condamne l'arrogance, avant de monter fièrement par l'escalier de service.

Cette indépendance se manifeste aussi dans les évènements de mai 1968. Avec ses camarades et des élèves du lycée Racine, le lycée de jeunes filles tout proche, Gérard Salomon occupe le lycée Condorcet. En mars 1970, l'agitation n'est pas retombée. Hypokhâgneux, Salomon sèche le cours de latin-grec pour se rendre au cinéma. À la sortie, il croise son professeur, qui lui demande pourquoi il fait grève. Il répond : « C'est une grève sans motif ; nous avons fait grève pour la grève ; c'est en quelque sorte de l'art pour l'art. » Cette répartie lui vaut une convocation chez le proviseur et, l'année suivante, il est inscrit à l'université de Nanterre. Des années plus tard, le professeur d'hypokhâgne devenu inspecteur général rend visite à Salomon qui officie en khâgne pour remplacer un professeur de grec au lycée Molière. Il est satisfait mais lui reproche de ne pas porter de cravate.

On voit que malgré le caractère morcelé de la composition, Gérard Salomon pratique le retour des personnages, qui donne à son récit une unité balzacienne. On s'en voudrait de déflorer les passages pittoresques sur les collèges où Salomon est successivement nommé, à Goussainville puis à Paris dans le 10^e arrondissement. Son passage à l'université de Vincennes, déplacée à Saint-Denis, et son expérience de turbo-prof habitant Paris mais enseignant à l'ENS de Lyon sont l'occasion de mentionner des trajets en train mémorables. Il faudrait aussi parler des séjours à l'étranger, notamment en Israël et en Scandinavie. En Suède, Salomon, à court d'argent, est nourri par un couple de Romains, impressionnés par sa connaissance du latin : « En apprenant que je savais le latin, le couple sentit renaître toute sa fierté nationale. Je repris la route avec de quoi manger jusqu'à mon retour à Paris. »



Les normaliens publient



On ne saurait trop recommander cette lecture à tous ceux qu'inquiète l'abandon progressif des études latines et grecques. Gérard Salomon réhabilite non seulement les langues anciennes, mais toutes les langues. Son dernier chapitre est intitulé : « J'aurais aimé parler hongrois ». Car ses parents, bien que tchèque et roumaine pour l'état civil, parlaient hongrois : c'était leur langue culturelle, issue de l'empire austro-hongrois. Toutefois, comme ils se veulent compatriotes de Hugo et Zola, ils ne parlent pas cette langue avec leur fils. Mais l'agilité intellectuelle du père tient au fait qu'il est polyglotte. Son fils remarque l'aptitude des latinistes confirmés à maîtriser l'informatique : c'est un langage comme un autre... À l'inverse, les Américains qui suivent le cours d'Oulpa, apprentissage de l'hébreu à Jérusalem, progressent difficilement : ils ne connaissent pas d'autre langue que l'anglais. Liberté de ton, courage, humour : chaque page est un petit chef-d'œuvre qui, en d'autres temps, aurait fourni nombre de dictées destinées aux élèves de troisième.

Jean Hartweg (1966 l)

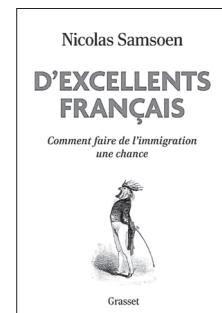
Notes

1. Ses deux derniers livres parus sont *À la rencontre de l'étranger* et *Clio et ses disciples* (Paris, Les Belles Lettres, 2008 et 2014).
2. Expression employée par l'auteur à la fin du texte « Les tickets de rationnement », p. 12.

Nicolas Samsoen, *D'excellents Français. Comment faire de l'immigration une chance*, Paris, Grasset, 2025.

Après avoir fait des mathématiques à l'ENS, Nicolas Samsoen (1990 S) est devenu ingénieur des Ponts et Chaussées. Il a travaillé pour l'environnement, le développement urbain et les transports, de la Somme au Vietnam. Il est ensuite revenu à Massy, ville de son enfance heureuse dans un grand ensemble. Il en est devenu maire en 2017.

Sur le plan politique, Nicolas Samsoen s'inscrit sans le sillage de Bernard Stasi qu'il a rencontré en 1992 à l'Université d'été du CDS, composante centriste de l'UDF créé par Valéry Giscard d'Estaing. Bernard Stasi a été médiateur de la République et à ce titre il a présidé la commission, dite « commission Stasi », chargée d'un rapport sur la laïcité en France. Dans le prolongement, il avait publié *L'Immigration, une chance pour la France*^{1>}.



Le livre de Samsoen est un manifeste politique, sans doute en prévision des élections municipales de 2026, et s'inscrit dans la mouvance de Stasi. Il est articulé



autour de trois parties : « Dire » la réalité des choses, « Ressentir » comme les uns et les autres, et « Agir » sur l'école, le logement, la sécurité.

Personnellement, je suis sensible au thème de l'intégration par l'école. Je suis issu de l'immigration (celle d'après la Première Guerre mondiale, comme l'était mon camarade de promotion Jacques Haïssinsky). Né à Paris, parlant russe à la maison, ayant appris le français à l'école communale, je suis devenu français « par déclaration » ; enfin, grâce à l'école républicaine, je suis entré à l'ENS, temple de la méritocratie et de l'élitisme, comme d'autres enfants d'immigrés. C'est donc l'accent mis sur l'éducation qui me touche le plus dans ce livre.

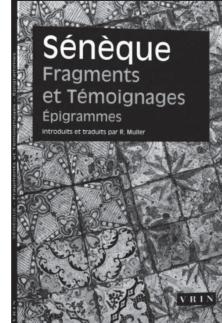
Wladimir Mercouloff (1954 s)

Note

1. Bernard Stasi, *L'Immigration, une chance pour la France*, Paris, Robert Laffont, 1992.

Sénèque, *Fragments et témoignages. Épigrammes*, introduits et traduits par Robert Muller, Paris, Vrin, 2025.

Professeur émérite à l'université de Nantes, Robert Muller (1964 l) y occupait une chaire de philosophie. Spécialiste du stoïcisme, il a édité en 2021 les *Écrits pour soi-même* de Marc-Aurèle, présentant et traduisant les textes intitulés couramment *Pensées*. En 2025, son Sénèque, *Fragments et témoignages* s'appuie sur le « travail remarquable » d'un érudit italien, Dionigi Vottero¹. Vottero renoue ainsi avec une tradition de recension qui remonte à la Renaissance : Juste Lipse avait déjà, en 1605, recensé fragments et témoignages sur Sénèque. Seule la lecture de l'œuvre complète peut fonder un jugement solide sur un écrivain qui, par surcroît, est aussi poète, correspondant, philosophe et homme de pouvoir, grâce à ses relations bien connues avec Néron.



L'ouvrage se compose de deux parties : les *Fragments et témoignages*, d'une part, et, de l'autre, les *Épigrammes*. La première partie comporte dix-huit sections, de longueurs inégales, contenant chacune ce qui reste de l'un des ouvrages disparus de Sénèque. La mention T, pour *Témoignages*, cite des historiens, comme Tacite, Suétone ou Dion Cassius ; la mention F, pour *Fragments*, désigne ce qui apparaît comme des passages authentiques de Sénèque. L'exemple le plus remarquable est le long développement sur le mariage connu à travers Jérôme. Ce dernier affronta le moine Savinien sur ce sujet : Jérôme préférait virginité et chasteté, Savinien parlait de l'excellence du mariage. Jérôme affirme expressément que Sénèque est l'une de ses sources dans ce débat : « Aristote, Plutarque et notre Sénèque ont écrit des livres sur le mariage, dans lesquels on trouve aussi bien quelques-unes des considérations



Les normaliens publient



exposées ci-dessus que celles que nous exposons ci-après. » (fragment 22) Jérôme s'en prend à la passion amoureuse et au culte de la beauté, qui sont autant de sources de jalouse et de violence.

Viennent ensuite soixante-douze épigrammes dont la paternité est contestée. Les sections les plus importantes sont la onzième, « Comment sauvegarder l'amitié », et la treizième, « De la superstition ». La sauvegarde de l'amitié exclut le voyage : Sénèque y fait figure de précurseur du La Fontaine des *Deux pigeons*. « De la superstition » est un texte connu par Augustin comme le développement sur le mariage était un texte connu par Jérôme. Il semble que Sénèque ait projeté un ouvrage sur la superstition, qui le situe entre païens et chrétiens. En effet, partisan d'une religion épurée, inspirée des principes de la philosophie, il critique les rites comme l'émasculation des prêtres Galles, les rites égyptiens comme ceux qui évoquent la disparition d'Osiris et la quête de son corps, le sabbat des juifs comme un jour où l'on ne fait rien. Il ne mentionne jamais le christianisme, qui devait apparaître à l'époque comme une secte juive.

Le chapitre intitulé « Exhortations » a sa source dans l'auteur chrétien Lactance. Sénèque méditait sans doute un ouvrage « protreptique » destiné à convertir le lecteur à la pratique de la philosophie. Comme Jérôme et Augustin, Lactance a vécu bien après Sénèque. Mais disciple de Cicéron et précepteur de Constantin, il aime à s'appuyer sur l'autorité d'un grand ancêtre ; ainsi, il évoque la présence d'une sorte d'ange gardien qui serait la conscience morale de chacun d'entre nous : « Que fais-tu ? Que machines-tu ? Que caches-tu ? Ton gardien t'accompagne. » (Lactance, *Institutions divines*, VI, 24, 16-17). Robert Muller rapproche cette intuition d'une *Lettre à Lucilius*, 41, 1-2. C'est du reste souvent ces rapprochements qui font l'intérêt de l'étude : l'auteur connaît parfaitement le reste de l'œuvre.

Les épigrammes sont nombreuses, mais très suspectes. C'est Robert Muller qui les traduit, en contestant parfois les interprétations de Joachim Dingel, l'érudit qui a édité et présenté le texte des *Épigrammes*. Le passage le plus authentique est sans doute la célébration de la conquête de l'Angleterre par l'empereur Claude. Elle fait l'objet de sept épigrammes. L'essentiel est le décentrement du monde romain. Jusque-là, tout était centré sur la Méditerranée, *mare nostrum*. Désormais, « la frontière du monde n'a pas été frontière pour l'empire ». Mais l'océan ouvre sur l'inconnu, sur la mort, sur l'infini. Cela rapproche Sénèque de la conception chrétienne du monde. On comprend mieux que beaucoup, y compris Augustin, aient attribué de façon erronée à Sénèque une correspondance avec l'apôtre Paul.

L'étude de Robert Muller est donc une fenêtre ouverte sur la lecture des grands traités philosophiques qui sont parvenus jusqu'à nous. Comme souvent dans les ouvrages érudits, les notes contiennent une foule d'indications utiles pour mieux comprendre ce philosophe politique. La difficulté de l'ouvrage tient au décalage entre Sénèque et ses principaux commentateurs : si Tacite (58-120) est contemporain de



Sénèque, Suétone est né en 70, donc après sa mort. On se souvient que Sénèque a dû se suicider en 65 sur ordre de Néron parce qu'impliqué dans la conjuration de Pison. En revanche, Lactance (260-305) a vécu deux siècles plus tard, saint Jérôme (347-420) et saint Augustin (354-430) trois siècles plus tard, dans un empire désormais chrétien. L'intérêt de ces relectures est de nous mettre à la frontière entre deux mondes.

Jean Hartweg

Note

1. Lucio Annaeo Seneca, *I frammenti*, éd. Dionigi Vottero, Bologne, Pàtron, 1998.

Publications récentes de membres de la communauté normalienne signalées à *L'Archicube*

Éliette ABÉCASSIS, *45 rue d'Ulm*, Paris, Flammarion, 2025.

Alexandre AVRIL, Paolo D'IORIO et David SIMONIN (dir.), *Nietzsche et la France*, Paris, CNRS Éditions, 2025.

Alain BADIOU, *Méditation sur le concept de Nature*, Paris, Flammarion, 2025.

Étienne BALIBAR, Christian BAUDELOT, Roger ESTABLET, Pierre MACHEREY et Michel TORT, *Écoles. Critique matérialiste des appareils scolaires*, Paris, PUF, 2025.

Pierre BAYARD, *Je sommes plusieurs. Sur les personnalités multiples*, Paris, Minuit, 2025.

Ariane BILHERAN, *La Manipulation. Entre pouvoir et perversion*, Paris, Dunod, 2025.

Marc BLOCH, *Carnets inédits. 1917-1943*, Paris, Éditions Amsterdam, 2025.

Rémi BRAGUE (avec Charles-Henri D'ANDIGNÉ), *La Profondeur du présent. Une histoire de (la) pensée*, Paris, Hermann, 2025.

Dominique BRIQUEL, *Les Rois d'Israël. Saül, David, Salomon*, Paris, Les Belles Lettres, 2025.

Thomas BRISSON, *La Désoccidentalisation des savoirs*, Paris, La Découverte, 2025.

Jean-Christophe CAVALLIN, *Kong Junior*, Paris, Le Seuil, 2025.

Anne CHENG, *Penser en résistance dans la Chine d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2025.

Daniel COHEN et Aude MASSOT, *Homo economicus. Une brève histoire de l'économie*, Paris, Albin Michel, 2025.

Françoise COMBES (dir.), *Genre et sciences*, Paris, Odile Jacob, 2025.

Marc CRÉPON, *Le Spectre du nationalisme*, Paris, Odile Jacob, 2025.

Jean-Paul DEMOULE, Lucas LANDAIS et Benoist SIMMAT, *L'Incroyable Histoire de la préhistoire*, Paris, Les Arènes BD, 2025.

—, *La France éternelle. Une enquête archéologique*, Paris, La Fabrique, 2025.

Clément FABRE, *À l'ombre de la race. Chine, XIX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2025.

Éric FASSIN, *S'engager en sociologue*, Paris, Textuel, 2025.

Jean-Baptiste FOURNIER et Dominique PRADELLE (dir.), *Lire les Recherches logiques de Husserl*, Paris, Vrin, 2025.

Jim GABARET, *L'Art de l'IA*, Paris, PUF, 2025.



Les normaliens publient

- Karen HADDAD, *Aux vivants*, Paris, Arléa, 2025.
- Ivan JABLONKA, *La Culture du féminicide*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Marie KONDRAT, *Le Hors-champ. Extensions d'un lieu*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Lila LAKEHAL, *L'Amour bezzef*, Paris, Les Traceuses, 2025.
- Hélène de LAUZUN, *Johann Strauss. L'empereur de la valse*, Paris, Tallandier 2025.
- Édouard LOUIS, *Que faire de la littérature ? Méditations et manifeste*, Paris, Flammarion, 2025.
- Yoann MALINGE, *L'Action dans la philosophie de Jean-Paul Sartre. La liberté en situation*, Paris, Classiques Garnier, 2025.
- Bernard MANIN, « *Un voile sur la liberté* ». *La Révolution française, du libéralisme à la Terreur. Une figure majeure de la théorie politique*, Paris, Hermann, 2025.
- Bernard MANIN, *La Délibération politique*, Paris, Hermann, 2025.
- Bernard MANIN, *La Règle et la balance. Essais sur le libéralisme*, Paris, Hermann, 2025.
- Élise MARROU, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, PUF, 2025.
- Françoise MÉLONIO, *Tocqueville*, Paris, Gallimard, 2025.
- Vincent MESSAGE, *La Folie Océan*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Pierre MICHON, *Agéladas d'Argos. Contre Thèbes*, Paris, Flammarion, 2025.
- Matthieu NIANGO, *Le Fardeau*, Paris, Miallet-Barrault, 2025.
- Jean-Claude PASSERON, *Un itinéraire de sociologue. Trames, chaînes, bifurcations, césures*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2025.
- Thomas PIKETTY et Michael SANDEL, *Ce que l'égalité veut dire*, Le Seuil, 2025.
- Jacques RANCIÈRE, *La Mésentente. Politique et philosophie*, Paris, La Fabrique, 2025.
- Baptiste ROGER-LACAN (dir.), *Nouvelle histoire de l'extrême droite. France 1780-2025*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Maxime ROVERE, *Vivre debout et mourir libre*, Paris, Flammarion, 2025.
- Pierre SALMON, *Un antifascisme de combat. Armer l'Espagne révolutionnaire, 1936-1939*, Paris, Éditions du Détour, 2024.
- Gilles SAURON, *Auguste. L'emprise des signes*, Paris, Les Belles Lettres, 2025.
- Jean-Claude SNYDERS, *Il y a longtemps que je t'aime*, Bordeaux, Le Bord de l'eau, 2025.
- Julien VITORES, *La Nature à hauteur d'enfants. Socialisations écologiques et genèse des inégalités*, Paris, La Découverte, 2025.
- Jean-Claude VOISIN, *Frédéric Houssay. Un naturaliste et anthropologue de Dol-de-Bretagne en Perse. 1885-1886*, Paris, L'Harmattan, 2025.
- Adèle YON, *Mon vrai nom est Élisabeth*, Paris, Éditions du sous-sol, 2025.

Vous êtes l'auteur ou l'autrice d'un ouvrage ? Vous avez repéré la publication d'un livre par un ou une archicube ? Pour le signaler au comité de rédaction de la revue, envoyez un message à a-ulm@ens.psl.eu

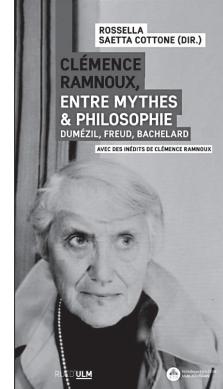


Les normaliens publient

Clémence Ramnoux, une trajectoire normalienne

À l'occasion de la parution aux éditions Rue d'Ulm de *Clémence Ramnoux, entre mythes et philosophie*. Dumézil, Freud, Bachelard (collectif sous la direction de Rossella Saetta Cottone, avec des inédits de Clémence Ramnoux, Ulm 1927, préface de Monique Dixsaut, Sèvres 1954), Lucie Marignac (1983 L) présente les bonnes feuilles de ce volume qu'elle a à la fois édité et publié.

Ce livre a bénéficié du précieux concours de la bibliothèque Ulm Lettres et Sciences humaines, de la faculté des Lettres de Sorbonne Université (ISAntiq), du département des Sciences de l'Antiquité de l'ENS-PSL et de l'a-Ulm.



Clémence Ramnoux dans les années 1920, à la fin des années 1930 et autour de 1950.

Moments où elle entre à l'ENS (Ulm) ; enseigne au lycée Victor-Duruy (Paris) ; et se prépare à partir pour Princeton (IAS).

Archives familiales © DR

« [Ramnoux n'affirme pas] une vérité particulière qu'on prétend poser et imposer par une argumentation ingénueuse et des preuves momentanément savantes. [Elle exprime] un souci : le désir de lire [l]es textes avec le plus de simplicité et sans les ressources que le langage philosophique constitué par la suite met dangereusement à notre disposition. »

Maurice Blanchot, préface à la 2^{de} édition de Clémence Ramnoux, *Héraclite ou l'Homme entre les choses et les mots*, Paris, Les Belles Lettres, 1968, p. IX-XIX.

Philosophe, spécialiste des mythes, Clémence Ramnoux (1905-1997) a récemment fait l'objet d'un regain d'intérêt : ses œuvres ont été rééditées (Paris, Les Belles Lettres, 2020, 2 vol.), ses archives redécouvertes et léguées par sa famille à la bibliothèque Ulm.



Les normaliens publient



thèque de l'École normale supérieure, qui prépare un évènement pour 2026 autour de cette archicube à la vie et à l'œuvre complexes, pionnière des humanités.

Admise rue d'Ulm en 1927 dans la première promotion à accueillir des femmes, elle y entre en compagnie de Simone Pétrement – future grande spécialiste du gnosticisme ainsi que biographe de Simone Weil – et de Suzanne Molino Roubaud, angliciste et future résistante : on les appelait « les trois glorieuses ».... Elle avait fait ses classes préparatoires au lycée Condorcet, tout juste ouvertes à la mixité. Reçue en 1931 à l'agrégation de philosophie, elle avait eu pour condisciples Claude Lévi-Strauss (lui aussi agrégé en 1931) et Albert Lautman (1926 l, agrégé en 1930). Ramnoux est également la première femme à être invitée, en 1955, à l'Institute for Advanced Study de Princeton sur la recommandation du célèbre philologue Harold Cherniss, avec lequel elle a entretenu une longue correspondance. Elle achève à l'IAS la rédaction de sa thèse sur Héraclite, qui demeure une étude de référence.

Passionnée de langue et de culture anglaises, gaulliste convaincue, elle choisit de partir enseigner à l'université d'Alger en pleine guerre d'Indépendance, tout comme le jeune Pierre Bourdieu (1951 l), de vingt-cinq ans son cadet, pour lequel elle joue le rôle de mentor. Elle contribue, de retour d'Algérie, à la création du département de philosophie de l'université de Nanterre en compagnie de Paul Ricœur, et y enseigne jusqu'en 1975.

Arrivée à la philosophie archaïque au terme d'un parcours très original (l'étude comparée des mythes nordiques sous la direction de Georges Dumézil, l'expérience d'une psychanalyse didactique et la fréquentation assidue de Gaston Bachelard qui nourrit son intérêt pour la rêverie poétique), elle a voulu percer le secret du passage des mythes cosmogoniques aux premières ontologies présocratiques en se fondant sur l'analyse sémantique. Elle a ainsi envisagé l'évolution des mythes vers la philosophie comme la transformation d'une pensée structurée par généalogies en une pensée polaire.

Nul mieux que Monique Dixsaut, professeur émérite de philosophie antique à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et spécialiste de Platon internationalement reconnue, ne pouvait présenter en quelques pages, à la fois empathiques et éclairantes, l'œuvre de Ramnoux. Comme Dixsaut le rappelle, elles avaient beaucoup en commun : l'École normale, leur amour des philosophes et des mythes grecs, l'influence déterminante de Nietzsche, leur enseignement en Algérie et leur comportement face à la guerre, leur rapport avec Gaston Bachelard et leur attitude respectueuse envers les étudiants...

Voici ce qu'elle écrit en préface du volume tout récemment paru pour « tenter de définir et d'articuler les différents moments de la méthode » de Clémence Ramnoux.

Le premier moment part « d'une imprudence de Freud » : « enrober une sagesse éternelle sous un mythe archaïque ou originel <uralt> ». Ce « mythe archaïque »



est celui des trois Parques grecques ou des trois Nornes scandinaves, et « la sagesse éternelle » qu'il enrobe est celle qui enseigne à l'homme d'accepter « un principe de réalité » : sa mortalité, la brièveté de sa jeunesse et la fugacité de la séduction érotique. Lorsque Freud en parle, Clémence Ramnoux dit que ce mythe a chez lui la forme d'un « conte » mais que c'est avant tout pour lui une « image », et même une « image plastique », qui peut « virer au blanc : susciter une sagesse, ou au noir : produire des fantasmes complaisants ». En évoquant ce conte, Freud nous questionne et la première question qu'il nous pose est celle de son origine : s'il date de l'enfance, il remonte à quelque « scène primitive » qui n'a pas forcément été vécue mais qui renvoie toujours à un autre monde – un monde commun et oublié. Freud a laissé ainsi ces deux voies ouvertes, et toutes deux nous reconduisent à un impact primitif et violent. Dans [l'étude du thème des] « Trois coffrets » et dans son *Moïse [et le monothéisme]*, Freud retrouve ce conte dans une tragédie de Shakespeare : le *Roi Lear*, et dans une comédie, le *Marchand de Venise*. Elles jouent toutes les deux sur le nombre *trois*, comme l'avait fait le mythe du jugement de Pâris face à trois déesses, Héra, Athéna et Aphrodite, et c'est en donnant la pomme à Aphrodite que Pâris avait déclenché la guerre de Troie. Or, ce sont aussi trois sorcières qui attendent Macbeth et Banquo qui viennent de remporter une grande bataille, et ces « Trois soeurs aux mains unies » s'en vont ainsi : « Tout autour et tout autour, Trois pour toi, puis trois pour moi, Puis trois fois pour les neuf fois. Silence ! Le charme est accompli. » Elles saluent Macbeth de trois noms différents, et la troisième sorcière lui prédit qu'il sera roi un jour. Aussitôt après, le roi Duncan se rend au château de Macbeth qui, poussé par sa femme, le tue. Les sorcières diront plus tard à Macbeth qu'il n'a rien à craindre « tant que la forêt de Birnam ne marche pas sur la colline ». Mais les soldats du roi s'avancent en brandissant chacun une branche : les sorcières l'ont donc trompé par leurs vérités équivoques, et sa femme en perd la raison. Dans le *Marchand de Venise*, chacun des trois coffrets parmi lesquels Bassanio doit choisir est accompagné d'un petit poème, mais il en contient aussi un autre qui dira une autre vérité, laquelle va être reconnue trop tard. La moralité de ces fables est que toute femme est en soi-même ternaire puisque tout homme a affaire à sa mère, sa femme et sa fille. Dans le *Roi Lear*, le roi a trois filles. Répondant à sa demande de savoir laquelle l'aime le mieux, les deux premières sont extrêmement éloquentes, alors que la meilleure d'entre elles, Cordelia, se borne à dire qu'elle « aime son père autant qu'elle le doit ». Sa réponse laconique la condamne au bannissement, et l'injustice du roi envers elle entraîne son propre malheur. Dans ces deux contes, le langage est affaire d'interprétation et si l'on se trompe, le conte vire à la tragédie. C'est en s'appuyant sur ces mythes que Freud va opposer « religion avec » à « religion sans magie et promesse d'immortalité » – la première étant abusive et trompeuse tandis que la seconde consiste à accepter les limites de la condition humaine.

Après Freud, qui lui a permis d'élucider le rapport entre ces trois sortes de langage (mythe, conte et tragédie), Clémence Ramnoux en vient à ce qui intéresse



Les normaliens publient

Lévi-Strauss dans *Mythologiques*. C'est, dit-elle, la façon dont le langage des contes suffit « à inspirer à chacun la sagesse de son présent ». Les éléments de ce langage se contrarient et s'entrelacent en configurations dissimulées, comme les lois de la syntaxe le sont dans la langue de la tribu. Puisque Lévi-Strauss travaille sur un « domaine amérindien » pour lequel l'écriture est « impérialiste », chacun peut en vivre les variations mythologiques en y entendant « la réponse à son problème ou la formule de son énigme ».

Cependant, les Grecs étaient pour ce faire « beaucoup trop intelligents » et ils pratiquaient « une innovation permanente ». Si Clémence Ramnoux avoue avoir renoncé « à chercher chez eux une tripartition », elle y a néanmoins trouvé une « lecture des textes religieux à résonance de sagesse » et a en conséquence « taillé son domaine à l'articulation du mythe et de la philosophie ». C'est alors à Dumézil qu'elle fait appel car il était tributaire des langues indo-européennes ainsi que de la symbolique chinoise, ce qui lui permet de distinguer toutes les figures de « la danse polythéiste ». Elle en a donc retenu « un art de lire et de déchiffrer » des textes, art qui tient compte de ce que « pour la pensée pensante », le plus important est le jeu « des jumelages, associations, dissociations des figures à trois, cinq ou six, ou davantage » – en un mot, sa *danse*. Dumézil lui a fait comprendre que c'est parce qu'elle a commencé par lire Hésiode « comme un penseur » qu'elle a mis au commencement de sa recherche le couple de *la Nuit* et de *la Lumière du Jour*. Après Dumézil, elle peut alors passer aux textes de « la philosophie à l'âge de la tragédie » : à Parménide, qui avait adopté la forme du poème hésiodique, puis à cet « inventeur de la prose philosophique : Héraclite ». Inutile d'ajouter que son admirable *Héraclite* peut être tenu comme étant un modèle d'interprétation de tout penseur présocratique.

Ensuite, pour Clémence Ramnoux vient Bergson, qui a constaté que nous n'avions que deux moyens d'expression, le concept et l'image : un système philosophique se « développe en concepts » et « se resserre en une image » quand on remonte à l'intuition dont il procède. Si l'on veut faire l'inverse et partir de ses images, on tombe sur des concepts plus vagues et plus généraux et l'intuition originelle paraîtra être ce qu'il y a de plus fade et de plus froid : la banalité même. Mais les récits imaginés reviendront comme un retour de l'oubli et tisseront sur l'armature du discours ontologique la draperie des « mythes trompeurs ». On aura alors : ou la tromperie, ou la controverse. Bergson aurait en conséquence décidé de manier une langue assez imprécise, mais *vivante*. Il parle une langue naturelle et en tournant son regard vers l'origine, il veut en saisir l'élan vital à l'aide d'un jeu de métaphores. Il s'avance dans le texte écrit en prenant ses distances, en voilant d'images son retrait, et c'est dans ce discours *écrit* que sa pensée est présente. Et comme c'est en se servant de la biologie qu'il aborde l'image et la fiction, elles surgissent sur la voie d'une vie « hominisée » et assurent à la geste humaine l'efficience perdue de l'instinct animal. À la merveilleuse irruption de l'image s'oppose la médiation des récits légendaires : les hommes ne connaissent leurs dieux que comme une légende les a faits. Fiction et mensonge se différencient alors sur deux axes : celui qui oppose la



spontanéité vitale à la volonté consciente, et celui qui oppose la bien- et la malfaïsance. Bergson range donc dans sa « statique » l'ensemble des créations religieuses, et dans sa « dynamique » celui ou ceux qui sauront se méfier des oracles et de la logique et surmonter leur puissance, grâce à un retournement capable de ressaisir leur élan vers une surhomminisation de l'homme. L'intuition s'oppose à la fois à la fabulation – qui se situe au niveau du conte – et à la spéculation dialectique – qui aligne des propositions interrogatives, verbales et non pas prédictives, et des idées. Telles sont donc, selon Clémence Ramnoux, « les deux sources » bergsoniennes de la morale et de la religion. Mais elle retient surtout de lui « qu'il a renouvelé l'image incluse du regard retourné du dehors vers le dedans », et détourné son regard du terme vers l'origine du mouvement.

Vient ensuite et surtout Nietzsche. D'abord parce que lui seul a répondu à la question : « Pourquoi les Présocratiques ? » Autrement dit : c'est par son entreprise que Clémence Ramnoux en est venue à s'occuper d'eux. Mais s'il a été véritablement décisif, il ponctue aussi de manière insistante et répétée la totalité de sa recherche. Son Nietzsche est surtout celui des années d'enseignement de la philosophie à l'université de Bâle, qui a médité sur les Présocratiques pendant plus d'une décennie : ils « l'habitaient comme des revenants », dit-elle. Lorsqu'elle aborde le fragment 78 d'Héraclite, elle le commente ainsi : « Quand l'homme vit la mort du dieu, un dieu meurt de la vie de l'homme et un homme meurt de la vie du dieu », et ajoute : « Cela sonne presque trop nietzschéen pour être vrai ! » Mais elle rectifie aussitôt : « Nietzsche connaissait fort bien les formules, et les méditait : ce qui demeure après tout une excellente méthode de philosophie. » Dans ses « Fragments d'un Empédocle de Fr. Nietzsche », elle l'utilise pour déchiffrer « l'ambiguïté de la réaction empédocléenne au fait de la vie ». Empédocle possédait en effet « le don de l'émerveillement » qui va avec « l'amour de la vie », lequel peut aussi s'accompagner d'un « ressentiment » envers les dieux. Nietzsche a donc vu en Empédocle une philosophie agonistique et tragique, car il « opère sur deux tableaux » et constitue de cette façon « le véhicule mystique de sa philosophie ». Il a relié la philosophie à la culture et au destin d'un peuple et il a été le philosophe tragique par excellence : il aurait donc trahi l'hellénisme. En esquissant « le drame d'Empédocle », Nietzsche aurait réussi à concentrer dans l'aventure empédocléenne l'aventure tragique du nihilisme européen. Il aurait même envisagé d'écrire un livre sur « la philosophie à l'époque de la tragédie grecque » et y aurait joint Anaximandre, lui qui, grâce « à un bond intuitif », avait saisi « la malédiction du devenir » et « la rupture avec le fond divin ». Anaximandre aurait ainsi réussi à surmonter la nostalgie de la foi, la culpabilité et un désir intempérant de l'altérité. Si Nietzsche a bien vu qu'Anaximandre parlait la langue des oracles, il a aussi vu qu'il était « revenu avec beaucoup de sagesse et de sobriété » à celle de la philosophie. Mais ce livre, *La Philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, Nietzsche ne l'a pas écrit. Et quand il se convertit à la philosophie, c'est pour mettre radicalement en question le sens et la valeur de la religion, de la morale, de l'art et de la science. Il rêve d'une philosophie nouvelle, mais,



Les normaliens publient



selon Clémence Ramnoux, il en désespère et, en se limitant au rôle plus modeste de « medium de la culture », il forgerait l'image d'un nouveau type de sage, un sage qu'il a incarné dans son *Zarathoustra*. Telles auraient donc été « les motivations de Nietzsche » : il aurait élu les Présocratiques parce qu'il espérait y trouver le secret d'une « philosophie expressive ». Mais comme il avait « une merveilleuse acuité de perception de la valeur des signes », il l'aurait surtout employée pour faire table rase des erreurs passées – à quoi j'ajouterais ceci : et pour parler dans son *Humain trop humain* la langue concise et lapidaire des aphorismes.

Après Nietzsche, c'est à Gaston Bachelard que Clémence Ramnoux a rendu hommage. Nous avons eu toutes deux le bonheur de le connaître autrement que comme notre examinateur de philosophie au concours d'entrée à l'ENS. Chacune de ses élues pouvait, quand bon lui semblait, aller chez eux (il vivait avec sa fille Suzanne). Il arrêtait alors son travail, venait nous ouvrir la porte et nous amenait aussitôt dans sa chambre pour nous y lire les poèmes qu'on venait de lui envoyer (on lui en envoyait beaucoup) – une chambre remplie du parfum du cageot de pommes vertes qu'il avait, comme Schiller, enfoui sous son lit pour qu'elles y pourrissent tranquillement. J'ai pour ma part gardé de lui une phrase que je n'aurai pas le ridicule de m'approprier, bien qu'elle n'ait pas cessé de me hanter. Les dernières fois que je l'ai vu, il composait une préface à la *Phénoménologie du masque*, et lors de mon ultime visite, je lui ai dit : « Oh, encore ces masques ! » Il m'a répondu : « Hé oui, ma petite Monique, je fais tout ce que je peux. »

S'il admirait la mutation qu'Einstein avait introduite dans les sciences, Bachelard déplorait qu'aucun philosophe n'ait jusque-là estimé nécessaire d'y réfléchir. Il admirait aussi la mutation que les poésies rimbaudienne et mallarméenne avaient infligée à la poésie. Commentant un poème de Rilke, il avait ajouté que dans ses deux derniers vers, l'arbre est « saisi dans son être sans borne » : ses limites ne sont que des accidents, et il a besoin que le lecteur le nourrisse des images surabondantes de son espace intime ; « une obscurité mallarméenne oblige le lecteur à méditer ». Clémence Ramnoux insiste fort justement sur cette dualité de Bachelard : « être d'imagination, être de raison, en contradiction renouvelée avec soi-même », « être aussi de rêverie », d'une rêverie lucide et heureuse. Dans « Pour un nouveau tissu linguistique de la philosophie », elle explique ainsi pourquoi Bachelard s'attarde longuement sur les titres donnés à ses deux chapitres de *La Poétique de l'espace* : « L'immensité intime », où l'épithète renverse la valeur sémantique du nom, et « La dialectique du dehors et du dedans », une dialectique déterminée par le contraste entre deux adverbes de lieu : « dehors et dedans », l'extérieur et l'intérieur. Ils ne relèvent pas de la catégorie de la quantité et même pas de celle de la qualité, mais d'une « catégorie de l'imagination ».

Plutôt que de reproduire tout ou partie du très beau texte que Clémence Ramnoux a consacré à son maître Bachelard (« Bachelard à sa table d'écriture », 1984), que l'on pourra lire aux pages 273 à 293 de notre volume, nous avons choisi de clore cet aperçu de la pensée et du travail de la philosophe par un texte inédit renvoyant



à la fois à la *Poétique de la rêverie* bachelardienne (1960) et à Freud. « Poétique de l'arbre », retranscription d'une intervention radiophonique de 1976, donne en effet à lire (ou à entendre) de manière exemplaire le cheminement dans la forêt des mythes comme le style très peu conventionnel de Ramnoux.

La forêt est un lieu où l'on rêve. [...] comme tous les lieux sauvages. Elle s'oppose donc à ce qui est civilisé. Elle s'oppose à la prairie, au plateau, parce que les arbres montent d'un mouvement vertical alors que la prairie s'étend d'un mouvement horizontal. Mon vieux maître Bachelard disait qu'il y avait une poétique de la forêt à écrire. Lui-même n'a écrit qu'un chapitre sur la poétique de l'arbre, insistant surtout sur le mouvement vertical de l'arbre. Mais il y a des arbres verticaux et il y a des arbres dont la frondaison est horizontale. Donc on opposera le pin au cèdre, le peuplier au saule pleureur, dont le mouvement est tombant. Ce sont tous ces mouvements de l'arbre qui sont suggestifs pour la rêverie humaine.

La forêt est une multitude, elle est une foule, elle est une chorale. Et puis la forêt a des étages. Il y a les bas étages, il y a l'étage sous la terre où les racines s'enfoncent pour puiser toutes les forces de la terre. Il y a l'étage des mousses, l'étage des fougères, il y a l'étage des taillis, des buissons et puis les futaies, les hautes cimes, il y a aussi l'espèce de mer que constituent les hautes cimes des arbres quand on regarde encore de plus haut. L'arbre lui-même, voyez, nous dirons que le tronc de l'arbre est rigide par opposition aux feuilles qui sont tellement souples et mobiles. Mais le tronc, la rigidité du tronc de l'arbre, s'oppose aussi à la dureté du rocher. Et voyez comme on peut passer facilement d'une poétique à une érotique, à quel point il est vrai que le tronc de l'arbre, ses embranchements, quand les branches se séparent et s'étouffent, évoque le corps de la femme. J'ai une très belle gravure ici où on voit le tronc devenir un corps de femme et on voit également à quel point il est vrai que le rocher qui perce la verdure ou les frondaisons est au fond sexuel.



Gaston Bachelard, *Paysages*, avec seize burins d'Albert Flocon, Rolle (Vaud), Eynard, 1950. A. Flocon © Adagp, Paris, 2025.